

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 44.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 31 OCTOBRE 1878

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

La France et le Canada, par Raoul Frary.—Lettres de l'Exposition, par A. Achintre.—Histoire de l'Élan aux Cordons, par l'abbé Mailloux (suite).—Nouvelles d'Europe.—Poésie: Adieu, par Ranna.—La Bande Rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Nos gravures: Le général Sir P. Macdougall; Le nouveau ministère fédéral: Qui sera le dernier? La conscience plus nette que les mains.—A nos nouveaux abonnés.—Choses et autres.—Nécrologie.—Le jeu de dames.—Les écheos.

GRAVURES: Le général Sir Patrick Macdougall; Qui sera le dernier; La conscience plus nette que les mains; Le nouveau gouvernement fédéral; Exposition universelle: La cité mauresque au Trocadéro.

## LA FRANCE ET LE CANADA

Nos lecteurs partageront le plaisir que nous avons éprouvé en parcourant l'article du *Journal Officiel de la République Française*, article destiné à avoir un écho dans tous les cercles éclairés de notre ancienne mère-patrie, tant à cause du haut patronage qui le couvre que par le nom de son auteur, M. Raoul Frary, l'une des bonnes plumes de la France.

On se souvient que c'est à la demande de M. de Bonnechose que le ministre de l'Intérieur a pris l'initiative de révéler, en quelque sorte, la race française du Canada à ses compatriotes. Une bibliothèque canadienne a été formée, M. Frary a été chargé d'étudier ces livres, et aujourd'hui, l'organe du gouvernement met sous les yeux du monde instruit le résultat de ces études. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que rien d'aussi considérable n'a encore paru en France à notre sujet, et tout nous porte à croire que le Canada va sortir du rang des pays fantastiques où il a constamment été relégué par l'ignorance et les préjugés, pour faire partie dorénavant du domaine que la science exploite, que l'histoire apprécie, que la pensée aime à connaître.

Remarquons que c'est par nos livres que nous attirons les regards de l'Europe. Le pouvoir de l'intelligence est le seul qui peut nous faire connaître là-bas. C'est aux classes élevées, instruites, accoutumées à juger sainement, que ce moyen s'adresse. Il devra être irrésistible. Quand les meilleures têtes de la nation auront acquis une certaine somme de connaissance sur notre passé, notre caractère, notre situation actuelle, le reste suivra naturellement. Le reste, c'est le commerce, l'influence de l'argent; le reste, c'est pour nous la grande affaire; car de la part d'intérêt moral ou matériel que la France prendra parmi nous, il résultera que l'estime des populations qui nous entourent croîtra en proportion égale. Ceci est indéniable. Tant que

nous avons été forcés, Anglais et Français, sur les bords du Saint-Laurent, de combattre pour créer politiquement un pays et poser les jalons que l'avenir devra suivre, nous, les Français, les vaincus, les moins considérés, nous avons su dominer la situation à l'aide de plus d'instruction et de plus de patriotisme que nos concitoyens d'origines étrangères; mais ces temps ne sont plus.

Le danger, renaissant sous des formes nouvelles, Appelle la valeur sur un terrain nouveau.

Le règne de la paix peut nous nuire si nous restons dans l'ombre. Efforçons-nous de faire la lumière. Que la France étudie notre histoire, qu'elle témoigne que nous n'avons pas dégénéré, et l'on verra de quel poids énorme sera son opinion dans les jugements que Anglais, Écossais, Irlandais, Yankees portent encore quelquefois contre nous sans nous avoir étudiés, sans être capables de nous étudier. Défendons-nous avec les armes qui nous sont propres—c'est là le secret de tous nos triomphes, anciens et nouveaux.

Donnons à l'article du *Journal Officiel* autant de publicité que possible. Jamais le Canada n'a obtenu et n'obtiendra en France rien de plus chaleureux de la part d'un organe officiel. En écrivant ces pages, M. Frary s'était fait Canadien—ou plutôt il était resté Français. Son Excellence le ministre de l'Intérieur prête un puissant appui à cette belle œuvre; les Canadiens-français lui en seront reconnaissants.

B. S.

## LE CANADA FRANÇAIS ET SA LITTÉRATURE

(Premier article.)

Ce n'est que depuis quelques années que notre attention se porte sur les Franco-Canadiens. On commence seulement à soupçonner l'existence d'un peuple qui a conservé notre langue et nos mœurs et qui, tout en restant loyalement dévoué à la couronne d'Angleterre, se dit et se sent Français de cœur comme de race. Mais on connaît mal, ou plutôt on ne connaît pas l'histoire de ce rameau détaché et transplanté loin de la souche-mère, et qui a si merveilleusement prospéré. On sait que Jacques Cartier découvrit le Canada sous François Ier, que Champlain fonda Québec sous Henri IV, et que cette colonie, longtemps négligée par les rois et les ministres, mal défendue par le gouvernement de Louis XV, fut conquise par les Anglais malgré l'héroïsme de Montcalm, et cédée par le traité de Paris, qui mettait fin à la guerre de Sept-Ans. Cartier, Champlain, Montcalm, ces trois noms sont les seuls qui se soient imposés à notre mémoire. Mais que sont devenus nos anciens concitoyens? Quelle a été leur destinée sous la domination britannique? Qu'étaient-ils en 1763, et que reste-t-il aujourd'hui de ce qui a été la *Nouvelle France*? C'est ce que trop longtemps nous avons eu le tort d'ignorer. Ceux qui écrivent notre histoire n'ont point coutume de consacrer un chapitre spécial à nos frères séparés, et nous avons mis autant de promptitude à les oublier qu'ils ont mis de persévérance à se souvenir de nous. Hâtons-nous cependant de faire remarquer que ce n'est pas depuis que nous avons perdu le Canada que nous l'avons négligé. Cette belle colonie n'avait jamais eu la faveur du pouvoir ni celle du public. Quand nos pères en furent dépouillés, il leur était difficile de mesurer l'étendue de leur malheur.

Le moment est venu, on le sent de toutes parts, de réparer cette longue injustice, de combler cette lacune de la conscience nationale. Les annales du Canada français nous intéressent pour beaucoup de raisons. Il ne s'agit pas seulement de payer une dette de reconnaissance et de rendre amour pour amour à ce peuple qui

est encore si fier de descendre de nos aïeux. Il y a là autre chose qu'une question de sentiment. Après tant d'épreuves, il serait utile pour notre génération, trop accessible au découragement, d'étudier une des branches les plus vigoureuses et les plus fécondes de notre race. On ne saurait croire combien cette étude nous apporterait de consolations, d'exemples fortifiants, de salutaires leçons. Elle aiderait à dissiper les préjugés trop humbles que nous associons aujourd'hui à d'autres préjugés tout contraires.

Il y a pour les peuples comme pour les hommes une modestie mauvaise qui ressemble au fanatisme et qui sert d'excuse à la nonchalance et à la paresse. Il est des qualités que nous ne croyons pas posséder, dont nous nous jugeons même incapables, et que déploient pourtant des hommes issus directement, et à peu près sans mélange, des Français du dix-septième et du dix-huitième siècles. Nous nous exagérons quelquefois la force d'expansion de nos idées, et nous méconnaissions presque absolument la force d'expansion de notre race. Nous faisons bon marché de notre esprit d'entreprise, de notre aptitude à coloniser, de notre persévérance dans les tâches difficiles. Nous ne nous savons ni si hardis, ni si tenaces que nous le sommes en réalité. Si nous n'avons pas joué dans la conquête du monde barbare par les Européens, le rôle qui devait nous appartenir, nous en accusons volontiers nos défauts naturels, quand nous ne devrions accuser le plus souvent que les fautes de nos gouvernements.

Indiquons en peu de mots les traits que l'histoire, mieux connue, des Franco-Canadiens nous permettra d'ajouter à notre caractère national; les vertus que ce membre de notre famille déploie à un assez haut degré pour prouver que ce n'est pas notre naissance qui nous en rend incapables. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la fécondité de notre race sur les bords du Saint-Laurent.

Quand le Canada fut cédé à l'Angleterre, en 1763, la population blanche était évaluée à 65,000 âmes. Les Canadiens-français, nous parlons seulement de ceux qui habitent les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, atteignent le chiffre de 1,100,000 âmes. Pour se rendre un compte exact de l'accroissement réel de cette population, il faudrait encore faire entrer en ligne plusieurs centaines de mille Canadiens ou descendants de Canadiens dispersés sur le sol des États-Unis. L'émigration française, de tout temps fort restreinte, n'a commencé à se diriger vers les bords du Saint-Laurent que depuis 1871, et le total n'en est pas évalué à plus de 5,000 individus. Ainsi près d'un million et demi de Français descendent des 65,000 sujets que Louis XV cédait à Georges III, il y a seulement cent quinze ans. Il faut donc avouer que la stérilité dont nous commençons à nous plaindre et à nous alarmer de ce côté de l'Atlantique tient à des causes auxquelles ont bien complètement échappé nos parents d'Amérique.

On dira que les Canadiens se sont ainsi multipliés parce qu'ils se trouvèrent placés dans des conditions singulièrement favorables, parce qu'ils avaient devant eux un vaste espace; les familles sont plus nombreuses là où la terre ne coûte rien. Mais la population des États-Unis, à qui

le terrain ne fait pas plus défaut, ne s'est pas accrue plus rapidement, malgré une si active immigration, que la population française du Canada. La progression est la même pour les Américains qui reçoivent tant de recrues, et pour les Franco-Canadiens qui n'en ont presque pas reçu.

Ajoutons que, si les Français du Canada proprement dit ont eu sous la domination anglaise une existence relativement facile et, pour employer une expression populaire qui est ici assez exacte, les coudées franches, les Français de l'Acadie ont été moins heureux. Devenus sujets britanniques dès le traité d'Utrecht, déportés en masse par leurs maîtres au début de la guerre de Sept-Ans, ils sont revenus à la paix, mais ils ont trouvé à leur retour les meilleures places prises, les terres les plus fertiles occupées par les colons anglais. Ils ont lutté cependant, et ils ne se sont pas moins multipliés que leurs voisins du Canada, quoique dans des conditions bien moins favorables. Les causes de cette fécondité étaient en eux-mêmes, dans la vigueur de leur tempérament et de leur caractère. Notre race avait poussé dans ce sol propice des racines si profondes qu'on n'a pu ni l'arracher par la force, ni l'étouffer par une redoutable concurrence, ni même retarder sa prodigieuse croissance.

Pour ceux que préoccupe l'avenir de la France, et qui tiennent autant de compte des faits que des idées, de l'expérience que de la théorie, il y a là la matière d'une étude intéressante et utile. Nous n'aurons pas la témérité de l'entreprendre et d'instituer entre les Français d'Europe et les Français d'Amérique une comparaison complète. Cela dépasserait le cadre de ces études littéraires, cela dépasserait notre compétence. Qu'il nous suffise d'indiquer aux adeptes de la politique expérimentale cet ample sujet de recherches et de méditation.

Les Canadiens-Français ont surtout brillé par l'amour des voyages, par la passion des découvertes, par l'esprit d'aventure. Dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, nos pionniers ont devancé ceux de l'Angleterre. Avec une population dix fois plus considérable que celle de nos colonies, les colonies britanniques n'occupaient que la bordure de l'Atlantique, quand les Français avaient remonté le Saint-Laurent et les grands lacs, découvert et exploré le Mississipi. Nous enveloppons nos rivaux, car nous tenions le Nord et l'Ouest; nous possédions les deux grands fleuves, les deux artères du continent. On admire aujourd'hui la hardiesse avec laquelle les Américains se hasardent dans les prairies, les montagnes et les forêts de l'Ouest. Mais ils se sentent appuyés par tout un peuple en marche; ils sont les éclaireurs d'une armée innombrable. Les Canadiens se sont engagés un ou deux siècles plus tôt dans ces solitudes lointaines, sans être soutenus par une aussi imposante multitude.

Des Grands-Lacs à l'Océan Pacifique, les premiers explorateurs sont des Français, traitants ou missionnaires, qui allaient les uns acheter des fourrures aux sauvages, les autres leur porter l'Évangile. Les missions du Canada fournissent à l'histoire de l'Église catholique une de ses pages les plus belles et les moins discutées. Les jésuites notamment furent admirables. Aucun obstacle ne les arrêtait;

ils s'enfonçaient dans les déserts et dans les forêts, désarmant par leur témérité même la colère et la défiance des Indiens, partageant au besoin la vie étrange et misérable de leurs catéchumènes. Les juges les plus sévères de la compagnie de Jésus ont toujours fait des réserves en faveur de ces héros savants et simples, qui se faisaient, au prix de tant de périls et de privations, les compagnons des plus pauvres et des plus féroces chasseurs de la race rouge, et qui en même temps pénétraient les mystères de leurs langues bizarres, créaient de toutes pièces des grammaires et des dictionnaires, et laissaient dans les annales des sciences historiques une trace durable.

Les traitants et les trappeurs n'étaient pas moins hardis, si leur but était moins élevé. Avant d'être une colonie agricole, le Canada fut surtout, aux yeux de la métropole, le pays des fourrures. Mais la chasse fait promptement le vide, quand elle est stimulée par le commerce. Il fallait sans cesse remonter plus haut ; il fallait poursuivre le gibier fugitif, et s'adresser à des tribus indiennes dont le territoire ne fût pas encore appauvri. Une fois engagé dans la solitude, le Canadien français s'abandonnait aux séductions de la vie du désert. C'était peut-être l'amour du gain qui l'avait fait partir, mais il éprouvait une joie profonde à devenir le roi des forêts et des lacs. Ce charme de la vie isolée et indépendante au sein de la nature vierge, Châteaubriand l'a décrit avec enthousiasme pour l'avoir goûté en passant, ou deviné, dans les forêts même du Canada. Des milliers de chasseurs l'ont savouré toute leur vie, et n'ont plus voulu en faire le sacrifice. Ils allaient devant eux, poussant toujours plus avant, découvrant des chaînes de montagnes, des fleuves immenses, des mers intérieures, Christophe-Colomb inconnus, Livingstone sans gloire, s'asseyant sous la hutte des Sioux, dont ils épousaient parfois les filles, devenant les concitoyens des sauvages, et souvent leurs chefs, mais partout et toujours portant avec eux le souvenir et l'amour de la France. Les émigrants de race britannique qui arrivent maintenant en foule, rendent hommage à ces enfants perdus de la colonisation des Etats-Unis. Dans presque tous les territoires de l'Ouest, les appellations géographiques portent la marque d'une origine française ; les plus vieilles cabanes ont été bâties par des hommes de notre sang ; les plus vieux citoyens portent des noms qu'on retrouve à Paris ou à Rouen, à Nantes ou à La Rochelle. Le pays est maintenant anglo-saxon ; mais les patriarches, les pionniers légendaires, les vrais Bas de Cuir que Cooper avait dû célébrer, s'appellent Dubuque ou Laframboise, Grignon ou Rolette. L'histoire des Etats de l'Ouest commence par les Canadiens-français, comme celle des Etats de l'Est par les puritains anglais.

On vante les navigateurs qui affrontaient les tempêtes pour chercher des terres inconnues. Ils croyaient trouver la richesse et la gloire ; la gloire du moins ne leur a pas été refusée. Mais ne sont-ils pas encore plus admirables, plus étonnants et plus dignes d'être chantés par les poètes, ces aventuriers de l'Ouest qui traversaient un continent plus vaste qu'un océan, pour chasser les premiers le renard bleu ou le castor dans les solitudes non explorées, et qui bravaient et domptaient par leur courage et leur intelligence des sauvages plus cruels que les rochers, plus capricieux que les flots ?

Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous retrouvons dans des livres écrits pour la plupart en français et imprimés en Amérique, les fragments épars de cette multiple Odyssée dont les héros sont nos proches parents. Qu'on vienne après cela nous dire que le Français est casanier et timide, qu'il est inférieur à ses rivaux par l'esprit d'entreprise, qu'il ne peut vivre loin des villes, que la nature ne l'a point préparé à jouer le rôle de colon ! Notre pays a toujours fourni, il est vrai, un petit nombre d'émigrants, mais il a fourni les plus braves, les plus aventureux. Si nous en doutons, toute l'Amérique en témoignera. De Québec à San Francisco, de la

Louisiane à la baie d'Hudson, on ne peut faire un pas sans retrouver les titres de noblesse de notre race.

Mais nous devons encore demander à l'histoire du Canada d'autres exemples, d'autres leçons, d'autres encouragements. Revenons sur les bords du Saint-Laurent. Demandons-nous quel fut le sort de ce petit peuple que l'incurie de nos gouvernants abandonnait à la domination anglaise. S'il est une consolation pour une telle perte, c'est de voir des Français conquérir pas à pas la liberté légale et s'assurer, par une ténacité invincible, tous les bienfaits du régime parlementaire. Après avoir succombé sous le nombre, nos colons ne se découragent pas. Ils jugent la situation qui leur est faite et prennent leur parti. Ils serviront loyalement leur nouveau souverain. Pendant la guerre de l'indépendance, c'est grâce à la fidélité des Canadiens que fut repoussée l'invasion des insurgés américains, qui se flattaient de rallier à leur cause leurs anciens ennemis.

Mais ce fut tout. Les Français du Canada entendaient être de loyaux sujets, sans renoncer à leurs traditions, à leur religion, à leur langue, à leurs mœurs. Rien ne pourra les entamer. L'émigration ne leur apporte plus de renfort, tandis que les Anglais, les Ecossais, les Irlandais affluent sur les bords du Saint-Laurent. Mais les premiers occupants suppléent à leur isolement par la fécondité de la race. La noblesse les a en grande partie abandonnés pour retourner en France ; beaucoup de grands propriétaires ont repassé l'Atlantique. Le peuple se serre autour du clergé, qui ne l'a point délaissé. L'Eglise a été la citadelle imprenable de la nationalité franco-canadienne : il est juste de ne pas l'oublier quand on étudie l'histoire de ce pays.

Ainsi commença une lutte qui n'a pris fin en réalité qu'il y a peu d'années, et d'où la cause de la liberté est sortie triomphante. On ne peut dire que le gouvernement britannique ait systématiquement opprimé les vaincus, mais il essaya de les transformer, de leur ôter leur nationalité ; la tentation était trop forte pour ces heureux conquérants. D'ailleurs, les colons anglais, moins modérés et plus intéressés que le pouvoir central, auraient volontiers poussé à la tyrannie. Il y eut des gouverneurs défiant, tracassiers et durs ; il y eut des persécutions qui provoquèrent une révolte d'ailleurs promptement et rudement réprimée.

Plusieurs constitutions furent essayées ; plus d'une Chambre fut dissoute ; les élections générales étaient de rudes batailles. Le peuple canadien se défendit avec une merveilleuse énergie par toutes les armes légales ; il usa résolument de la liberté de la presse et de la liberté de réunion, que les gouverneurs anglais respectèrent le plus souvent, fidèles du moins aux plus honorables traditions de leur race. Le Canada eut ses tribuns, ses tacticiens parlementaires. On trouve dans cette histoire des Mirabeau, des Manuel ou des Deak auxquels il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre pour acquérir une gloire plus éclatante.

Mais la reconnaissance de la postérité rendra leurs noms de plus en plus fameux : leur renommée grandira avec la jeune et florissante nation dont ils ont affranchi le berceau.

Un peu noyés dans les autres provinces par l'immigration anglo-saxonne, les Français sont demeurés en possession du Bas-Canada. Ils ont gardé tout ce qu'ils voulaient conserver, tout ce qui les rattachait à leur origine. Ils offrent le spectacle touchant et rare d'une colonie qui reste unie par le cœur à la mère-patrie sans manquer à aucun de ses devoirs envers la couronne à laquelle elle appartient. Il y a là pour nous des frères, pour les Anglais des concitoyens ; nulle part on n'aime plus notre pays, on n'en conserve mieux les traditions, mais la reine Victoria n'a point de plus fidèles sujets.

C'est ainsi que des hommes de notre race ont conquis péniblement, par leur courage calme et leur ténacité, tout ce qu'on peut avoir de liberté sans revendi-

quer ni désirer l'indépendance absolue. Là encore, nous trouvons des motifs de fierté ; nous voyons des Français déployer des vertus dont notre histoire contemporaine nous avait presque habitués à ne plus nous flatter ; là encore nous avons pu constater plus tôt qu'en Europe de quoi nous sommes capables.

Avions-nous tort de dire que le Canada français nous offrait la matière de la plus intéressante et de la plus fortifiante des études ? C'est surtout par le côté littéraire que nous aborderons ce grand sujet ; mais, chez un peuple jeune, et qui a soutenu une si longue lutte pour l'existence, les lettres ne se séparent guère de l'histoire et de la politique. Nous verrons que les écrivains, quelque genre qu'ils aient cultivé, se sont proposé surtout de conserver intacte la tradition nationale et d'élever une barrière morale contre tout ce qui pouvait altérer le caractère franco-canadien.

(A suivre.)

RAOUL FRARY.

## LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 28 septembre 1878.

Tandis qu'en cette saison automnale l'Exposition semble prendre comme un regain de jeunesse, la chute des feuilles et des almanachs annonce cependant la fin des beaux jours. Les bois, les champs se maculent de taches d'or, de topaze et de rubis, et les villes, les villages, les hameaux se disputent les centaines d'almanachs multicolores, dans lesquels la ménagère trouve des recettes culinaires ; le fermier, les prédictions du temps ; les bonnes femmes, des histoires de sorciers et de revenants ; les bambins, des gravures de toutes sortes.

L'almanach pénétrait jadis dans presque toutes les chaumières, et l'on collectionnait ses exemplaires. C'était, pour les populations éloignées des centres, à peu près le seul véhicule de la pensée humaine. Celui qui, répondant à l'objection d'un contradicteur, s'écriait à bout d'arguments : "C'est dans l'almanach !" était bien près d'avoir raison. Aujourd'hui, la presse à bon marché a changé tout cela ; néanmoins, la tradition subsiste, et les almanachs trouvent encore la plus nombreuse clientèle des productions littéraires. En France, le nombre de ces opuscules atteint le chiffre de six à sept cents, chacun d'eux tiré à des centaines de mille exemplaires. Je me rappelle, en ce genre de productions, un des almanachs de 1848 qui portait cette pompeuse épigraphe : "Versez l'instruction sur la tête du peuple, vous lui devez ce baptême." On en publia un nombre incalculable d'éditions.

En dépit des pronostics optimistes ordinaires de ces naïfs almanachs, la situation politique de l'Europe ne laisse pas que d'inspirer de vives inquiétudes. L'Autriche livre combats sur combats en Herzégovine ; la Grèce met sur pied une armée de cent mille hommes ; l'Italie arme, la Russie s'avance de nouveau dans l'Asie centrale, la Turquie est en proie à une sorte de dissolution intérieure, et l'Espagne se prépare à une autre expédition du Maroc. La France semble, heureusement, désintéressée de toutes ces questions, et ne vouloir que la paix pour mener à bonne fin son œuvre de régénération. Il vots sera agréable de lire à ce sujet l'opinion d'un publiciste bien connu aux Etats-Unis, celle de M. le colonel J. W. Farney, correspondant de la *Philadelphia Press*. Voici ce que le journaliste dit de la France dans son dernier courrier daté de Paris :

Il est de toute justice de reconnaître que, jugée par comparaison, l'Exposition française marque une ère exceptionnelle dans l'histoire moderne.

Seule, parmi toutes les nations européennes, la France est forte et tranquille à l'intérieur. En un mot, l'aspect à la fois pacifique et élégant de l'Exposition est comme une résultante de l'état actuel de la nation française. Toutes les autres nations de l'Europe, sauf la Suisse, sont gouvernées despotiquement ou monarchiquement. Toutes, hormis la France, sont activement menacées, battues en brèche par un ennemi intérieur : c'est une crise économique formidable en Angleterre ; c'est une conspiration armée et partout présente en Allemagne ; c'est un mécontentement général en Espagne ; c'est une dette

colossale en Russie ; c'est la subordination à un pouvoir étranger en Turquie.

La dignité des plénipotentiaires français au Congrès de Berlin et la noble attitude des républicains français après le Congrès ont fait naître partout un profond sentiment de sympathie pour la République française. La voix de M. Gambetta en faveur du traité a été décisive, et le prince de Galles et le *Times* de Londres ont fait, vis-à-vis de lui, assaut de courtoisie pour célébrer sa modération et son bon sens. A la fin, les Français commencent à voir que liberté est synonyme de paix. Il n'y a d'avenir pour le travail que dans la paix, il n'y a de récompense pour le génie que dans la paix, il n'y a de chaup assuré pour la science que dans le triomphe de la paix. La guerre est quelquefois une nécessité, mais c'est toujours la distraction des tyrans, et elle n'est jamais payée que de misère et de désolation. L'Exposition universelle de Paris est, au contraire, comme le trophée d'une civilisation progressive, vierge de sang...

Voilà un langage sympathique, une appréciation juste, qui plus est, exacte et vraie de tous points.

Deux questions extérieures européennes paraissent vouloir surgir. L'Espagne semble tourner de nouveau ses regards vers le Maroc. L'administration de ce dernier pays, à la suite d'une longue maladie du chef de l'Etat, laisse beaucoup à désirer ; une sorte de maire du palais, le premier ministre, Sidi Musa, abandonne toute l'autorité aux cadis et aux chefs des tribus kabyles ; d'où désordre et anarchie intérieure dans le pays.

Comme l'Espagne ne serait pas fâchée de trouver à ses embarras un dérivatif extérieur, certains politiciens alphonstistes poussent le gouvernement à cette guerre.

L'Angleterre, elle, semble n'avoir signé la paix à Berlin que pour être tout à fait libre de ses mouvements en Asie. La question d'Orient se réglerait non dans les plaines du Danube, mais sur les plateaux de l'Himalaya. La Russie a envoyé une sorte d'ambassadeur près de l'émir de Caboul, que celui-ci a parfaitement accueilli. Cet ambassadeur réside dans cette capitale de l'Afghanistan. Comme ce Kanat commande une des principales passes conduisant aux Indes, l'Angleterre veut naturellement surveiller sa frontière menacée par un si dangereux voisinage, et elle a expédié à son tour, vers l'émir, Sir Neville Chamberlain, qui a résidé autrefois plusieurs années dans les différentes parties de l'Afghanistan. Cet ambassadeur, accompagné d'une escorte de mille hommes, vient de se voir refuser l'entrée du pays, et a été forcé de revenir sur ses pas. Comme l'Angleterre n'ignore point les dispositions hostiles à son égard du souverain de Caboul ; qu'elle se doute bien de quelle part vient cet échec humiliant, et le désastreux effet qu'aurait sur tous les vassaux de l'Empire une insulte subie sans une protestation efficace, le vice-roi de l'Inde, d'accord avec le cabinet de Londres, vient d'envoyer une quinzaine de mille hommes pour châtier l'insolence de l'émir.

Chose à considérer, les Russes et les Anglais seront bientôt face à face. La frontière anglaise aux Indes comprend une étendue de plus de 1000 milles, et peut être aisément franchie ; car partout des tribus hostiles à la domination britannique faciliteront les incursions des Russes. Au commencement du siècle dernier, les forts avancés russes se trouvaient à la distance de 2,500 milles de ceux des Anglais ; à la fin de ce siècle, la distance était réduite à 2,000. Depuis la fin de la guerre de Crimée, la distance a été de nouveau diminuée. Elle n'est plus aujourd'hui que de 400 milles.

Le *Times*, examinant la situation, se demande si les Anglais peuvent, dans ces conditions, tolérer que les Russes s'établissent à Caboul, qui commande tous les défilés du territoire britannique. "Le permettre, répond l'organe de la *CBE*, ce serait un suicide."

Vous voyez, par ce qui précède, l'importance de cet événement, dont la nouvelle a causé à Londres une profonde sensation.

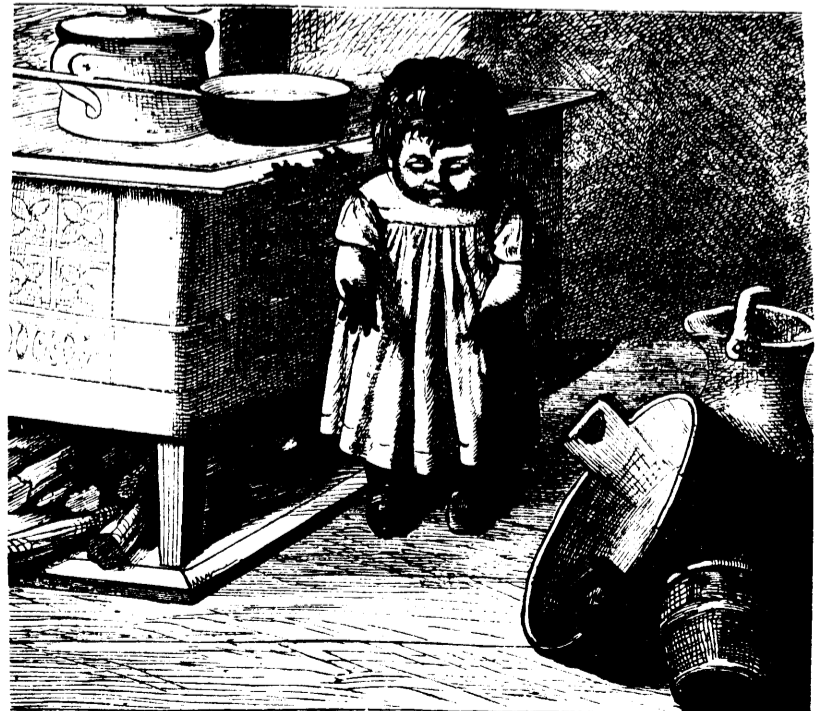
Nation prévoyante et calme, l'Angleterre prend déjà des précautions pour l'avenir et tient à s'assurer de tous les moyens possibles pour préserver ses Indes, la source principale de sa puissance maritime et de sa richesse industrielle. Ainsi, comprenant les avantages d'un accès facile



LE GÉNÉRAL SIR PATRICK MACDOUGALL,  
COMMANDANT DES FORCES EN CANADA, ADMINISTRATEUR DE LA PUISSANCE



Qui rira le dernier?



La conscience plus nette que les mains.

et rapide de ses possessions, le gouvernement anglais étudie, depuis quelques mois, le tracé d'un chemin de fer gagnant l'Hindoustan à travers la vallée de l'Euphrate.

Voici ce que nous révèle, à ce sujet, une correspondance particulière d'Asie-Mineure :

Des ingénieurs anglais parcourent déjà la Mésopotamie pour faire les études, tandis que des agents spéciaux sont chargés de l'achat des terrains nécessaires. La voie traversera l'Euphrate à Raccy, près d'Aleppo; de là elle longera la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Aubar, et sera continuée jusqu'à Bagdad, situé sur le fleuve Tigris.

A cause de sa grande industrie et de son commerce, la petite ville Hille, sur l'Euphrate, à proximité de laquelle se trouvent les ruines de Babylone, sera la station principale de cette voie, d'autant plus qu'on s'attend à voir arriver bientôt des voyageurs dilettanti de tous les coins du monde.

Ainsi la résidence du roi Nabuco verra prochainement passer la locomotive, et là où, dans le temps, les fils d'Israël pleuraient la patrie absente, ils paraîtront dans un avenir prochain en qualité d'actionnaires ou de voyageurs-amateurs, pour admirer les ruines imposantes du palais où, il y a environ trente-cinq siècles, les généraux babyloniens projetèrent la conquête de Jérusalem.

Mais en outre de ces ruines, il y en a d'autres qui ne sont pas moins intéressantes, par exemple, les fondements parfaitement conservés de la tour de Babel, mesurant 2,210 pieds de circonférence, mais qui, aujourd'hui, sert d'abri à des lions et des chacals; puis les jardins suspendus, imaginés par la reine Sémiramis, les ruines du temple de Belus et d'innombrables temples d'autres divinités, telles que Bal, Astarte, etc. Un train de plaisir de Vienne à Babylone mettra à peu près de huit à neuf jours, c'est-à-dire deux jours de chemin de fer jusqu'à Salonique, cinq jours de traversée de Salonique à Alexandrette, et deux jours en chemin de fer de là à Babylone.

Ce projet ne paraît pas, cependant, avoir rallié les vues du gouvernement; celui-ci semble désirer une voie plus courte et moins exposée aux incursions des tribus nomades. Aussi, le commandant Cameron vient-il de se rendre dans l'Inde en passant par l'Asie-Mineure et la Perse. Il compte démontrer la possibilité de l'établissement d'un chemin de fer qui relierait la Méditerranée à l'Inde en évitant la vallée de l'Euphrate. Le voyageur anglais commencera son inspection des lieux à Agas, qui se trouve situé en face même de l'île de Chypre.

Toujours à propos des Indes. Le gouvernement anglais vient de nommer au poste de général en chef des tuteurs de tigres dans la presqu'île de Malacca, un Français, M. d'Harnancourt, qui a consacré sa vie à la recherche des tigres et des léopards. D'après le relevé de son journal, écrit jour par jour, cet intrépide chasseur n'aurait pas tué moins de cinq cents tigres.

Un officier anglais, son rival, qui a vécu de longues années dans l'Hindoustan, ne compte à son avoir que quatre cents tigres. Il faut vous dire que ces massacres sont loin de rendre leurs auteurs populaires; car les indigènes considèrent ces meurtres comme autant de sacrilèges capables d'attirer sur leurs têtes les châtiments les plus sévères du ciel.

Hélas! il en est ainsi partout, et ce ne sont pas ceux qui se dévouent au bien public qui jouissent de la considération et de l'estime des hommes.

La chasse est ouverte depuis quelques jours dans presque tous les départements. En France, on attend d'ordinaire cette ouverture avec une fiévreuse impatience. Il y a tout un costume et un armement à revêtir pour la circonstance; et puis, que de paisibles bourgeois ne tireraient jamais un coup de fusil, sans le lapin ou la perdrix auquel ils lancent leur plomb inoffensif!

Ce temps sert également d'excuses pour les invitations de voisins à voisins et les repas plantureux que l'on s'offre pour, soi-disant, clore la cueillette des pommes et la fin des vendanges.

L'autre jour, le roi Ferdinand de Portugal, ainsi que son frère, le duc de Coimbre, après avoir déjeuné à l'Elysée, sont allés chasser avec le maréchal de MacMahon dans les tirés de Marly. Tout le gibier résultant de la chasse du maréchal de MacMahon et du roi de Portugal a été aux hôpitaux civils et militaires et aux établissements de bienfaisance de Versailles.

Excellente pensée dont les malades n'ont point dû se plaindre.

Le Sénat de l'Université de Londres vient de faire un premier usage de la charte qui lui a été accordée il y a quelques mois. Il a autorisé les femmes à passer dans toutes les facultés les examens exigés des étudiants pour prendre des inscriptions. Le Sénat a en outre établi des bourses de 500 et 750 francs pour les femmes qui passeront les examens de la façon la plus brillante. Ces récompenses particulières ne les empêchent pas de concourir pour celles que le Sénat accorde aux étudiants masculins. Ces diverses résolutions ayant été revêtues de l'approbation du ministre de l'Intérieur, seront exécutoires à la rentrée.

Voilà donc le monde industriel, littéraire et scientifique ouvert, de par la loi, aux membres du beau sexe. Quels changements cela ne produira-t-il pas dans un pays comme la Grande-Bretagne?

L'exemple suivant nous montrera ce qu'il faut attendre de l'émulation féminine lorsqu'elle est excitée.

On sait qu'il existe en Angleterre une trentaine de marcheurs renommés, dont la seule occupation consiste à engager des paris et à parcourir nuit et jour, dans des cirques, des distances vraiment fabuleuses. Une jeune femme, Mme Anderson, vient de se poser en rivale de ces marcheurs de profession. Ce mois-ci, dans le comté de Norfolk, elle a parcouru, sur une piste circulaire, 400 lieues en 672 heures (28 jours). Elle était si peu fatiguée qu'elle a voulu continuer sa course et fournir, au milieu des applaudissements de la foule, quelques milles de plus. Hein! Que penser de l'avenir d'un sexe qui marche à cette allure?

En France, tandis que le conseil général de la Seine-Inférieure fait restaurer la maison qu'habita autrefois Pierre Corneille, à Petit-Couronne, près Rouen, conservant le mare qui bornait la propriété du poète, la disposition des pièces, etc., et qu'elle demande à chacun des antiquaires une pièce, un objet ayant appartenu à l'auteur tragique, il vient de mourir ici, rue Mercadet, à cent pas de mon logis, une vieille dame qui était l'une des descendantes du vieux Corneille et du peintre normand, Jean Restout, directeur de l'Académie de peinture sous Louis XVI, et dont le musée de Versailles possède des tableaux remarquables. Mme Eliza Bertrand, c'est le nom de la défunte, avait, par raison de santé, refusé la place de directrice de la manufacture de porcelaine de Saint-Petersbourg.

Dans la maison de son ancêtre, sur le manteau de la cheminée d'une des chambres du premier étage, on lit sur une plaque de marbre, au-dessous des armes de Corneille et de sa fière devise: *Et mihi res non rebus mihi submittere conor* (Je m'efforce de soumettre les choses à ma personne et non moi aux choses):

PIERRE CORNEILLE

*Escuyer, Conseiller Et Avocat En Sa table*

*De Marbre Du Palais De Rouen,*

*Né le 16 Juin 1606,*

*Mort le 1er Octobre 1684.*

En Italie, à Ravenne, c'est la dernière descendante de l'Arioste, la comtesse Antonia-Pampili Ariosto, fille du comte Biagio, qui vient de s'éteindre à l'âge de 90 ans.

La femme de Schubert, le compositeur si connu, vient aussi de mourir en Allemagne.

Se rendant aux désirs du public et à la requête d'un grand nombre d'exposants, la clôture de l'Exposition, fixée, comme je vous l'avais annoncé, au 31 octobre, a été reculée jusqu'au 20 novembre. Les lauréats tiennent à exhiber leurs croix et leurs médailles, après avoir exposé leurs produits. Ils auront près d'un mois pour jouir du triomphe de leur vanité.

On nous promet pour la fête des récompenses un beau feu d'artifice japonais, lequel, composé de 80 pièces, confectionnées par un artificier venu expressément de Yeddo, sera tiré au Trocadéro.

Maintenant, retournons au Champ-de-Mars et parcourons l'exposition espagnole

dont les produits sont enfermés sous des vitrines aux décorations empruntées à l'architecture arabe. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la collection des poteries de tout genre, de toute forme: étrusque romaine, arabe. Cette dernière surtout se fait remarquer par la simplicité de la forme et la pureté des lignes. Ce sont, en général, de jolis vases en terre poreuse avec les belles lignes du style mauresque; des faïences arabes aux couleurs vives, des émaux cloisonnés et de grandes jarres pour renfermer l'huile. Parmi ces dernières, on en voit une, en grès rouge, qui atteint deux mètres de hauteur.

De magnifiques broderies sur soie, industrie très-florissante autrefois dans les couvents, attirent l'œil par l'éclat de leurs couleurs et la pureté de leur dessin. Les meubles en bois sculpté font bonne figure, et, entre les divers échantillons, des caisses de pianos et des guitares. Plus loin, de superbes éventails. La guitare et l'éventail, n'est-ce pas toute l'Espagne poétique? L'on voit aussi de merveilleuses dentelles brodées en couleur, et des points d'or et d'argent. Puis de superbes et riches mantilles. La mantille! c'est toute la femme! A telle preuve, que la mantille d'une Espagnole est sacrée aux yeux de la loi; elle ne peut être saisie pour dettes. Voici qui intéressera les dames:

Les mantilles sont de trois espèces: l'une en blonde blanche pour les jours d'apparat, de fête officielle ou religieuse; un autre en blonde noire garnie d'un haut volant; la troisième sert pour les jours ordinaires; elle est faite de soie noire et garnie de velours. Une chose charmante, c'est une jardinière entièrement recouverte de soie blonde et blanche, où est planté un petit mûrier en soie verte, dont chaque feuille porte un cocon.

Deux mannequins représentent l'un une Sévillane et l'autre une Madrilène; tous deux portent la mantille et tiennent l'éventail à la main.

Quelques échantillons de mines; des cuirs qui n'ont plus rien du parfum et de la durée de celui de la Cordoue des Kalifes; un canon d'acier; les plans en relief de quelques fortifications, et des mannequins montrant les différents uniformes de l'armée, voilà tout le côté industriel et scientifique de la patrie du Cid. La curiosité de cette exposition consiste en un pavillon situé dans les jardins du Trocadéro, pavillon dont la grande et haute salle est entièrement faite de bouteilles de toute forme et de tout calibre, représentant les crûs les plus célèbres de la péninsule ibérique. La porte, les murs, la voûte, tout n'est que verre: panses, culs et goulots de bouteilles.

Le Portugal, comme sa voisine l'Espagne, expose aussi une collection de poteries et de faïences peintes, fort estimées, et parmi lesquelles l'on remarque un violon tout en faïence, merveilleusement décoré avec figures et scènes empruntées à la mythologie. Cet instrument est l'œuvre de don Fernando, l'ex-roi de Portugal, qui consacre ses loisirs à des travaux artistiques, et principalement à la peinture. On voit des meubles en bois d'ébène incrustés d'ivoire, d'un travail exquis et plein de goût.

Ce petit pays, qui compte à peine quatre millions et demi d'habitants, mais dont la population augmente d'année en année, a une exposition aussi riche que variée. De nombreuses étoffes, des tissus brochés d'or, disent le nombre de ses fabriques et l'habileté de ses ouvriers. Ses nombreux échantillons de marbre et de pierre annoncent l'exploitation de plus de huit cents carrières. Ses huiles, ses vins, dont la production, je parle de ces derniers, dépasse plus de quinze millions de gallons, occupent toute une salle. Les vins de Porto et de Madère ont une exposition spéciale, et c'est justice, car leurs produits sont supérieurs. On n'ignore pas que la culture de la vigne est une des grandes richesses du Portugal, qui a six cent mille acres et plus plantés de vignes. L'exportation seule du Madère s'est élevée, en 1876, au chiffre de 592,550 gallons, au-delà de 25,000 hectolitres.

Dans la salle réservée à l'exposition

spéciale des vins de Porto et de Madère, local où s'étagent des pyramides de bouteilles, il en est de ces dernières dont le prix atteint cent francs la pièce. Elles datent de 1792, à ce que dit le catalogue.

Le Portugal a également un pavillon pour ses colonies au Trocadéro. On voit là une foule de bois précieux: ébène, bois de fer, bois de rose, etc.; des dents d'éléphants dont une, toute droite, qui dépasse trois pieds de longueur; une lionne avec ses lionceaux, provenant de Mozambique.

Petit pays que le Portugal, mais, en somme, peuple très-actif, commerçant, industriel et exposition fort intéressante.

Vous avez sans doute appris que le fils du général Sherman, secrétaire du trésor des Etats-Unis et ancien ministre plénipotentiaire à Paris, vient d'entrer dans la compagnie de Jésus.

Sa mère est une catholique très fervente, assure-t-on, et à qui Pie IX envoya dans le temps un rosaire et un crucifix d'or contenant un fragment de la vraie croix.

Laissez-moi finir par une anecdote réjouissante de la vie de Lamartine, anecdote que je trouve dans une revue étrangère. Ce fait fera connaître quelles préoccupations agitaient le poète devenu homme d'Etat:

La muse ne l'abandonnait pas, même au sein des préoccupations les plus graves de sa vie politique: quand il était ministre des affaires étrangères, les minutes qu'il envoyait aux chefs de bureaux étaient souvent annotées de rimes, d'hémistiches, de vers tout entiers qui, naturellement, n'avaient rien de commun avec les affaires publiques.

Une idée lui venait-elle, il la jetait sur le papier. Un postulant arrivait, après la curée, et il prenait note de son nom, le tout entremêlé sur la même feuille, à la queue-leu-leu.

Un jour, entre autres nominations, le *Moniteur* annonce celle du citoyen David au consulat de Brême. Le futur diplomate avait oublié de laisser son prénom et son adresse; mais, sans doute, il ne tarderait pas à venir réclamer en personne l'ampliation du décret.

Quinze jours se passent; nul ne se présente; Brême, une *ansâtique*! reste sans consul. On demande vainement un David à tous les échos. Est-il mort? l'a-t-on assassiné? Mais alors qu'il le dise! concluait agréablement le secrétaire-général. David qui? David quoi? Il paraît qu'il a été très-chaudement recommandé; sans cela, il y a longtemps que nous en eussions nommé un autre.

Enfin, on en réfère au ministre. Celui-ci se creuse la cervelle; "David! David! c'est singulier, je ne me rappelle plus du tout... Voyons la minute."

On apporte la feuille. Lamartine la parcourt des yeux... Tout-à-coup, il se frappe le front:

"Malheureux! dit-il au chef de bureau, qu'avez-vous fait? Le prophète, le grand roi David, consul-général à Brême... je vous demande un peu!"

La lecture des Psaumes lui ayant inspiré la pensée de consacrer une de ses poésies au père de Salomon, le poète avait tout simplement écrit ce nom, pour mémoire, au milieu de beaucoup de pétitionnaires plus vivants et qui ne remontaient pas précisément aussi haut dans l'histoire des siècles.

Le lendemain paraissait au *Moniteur* le décret suivant:

"Le citoyen Marchand est nommé consul de France à Brême, en remplacement du citoyen David, appelé à d'autres fonctions."

Voilà ce que c'est que de faire des vers et de rester poète en devenant ministre!

A. ACHINTRE.

#### RETOUR DE M. MARTEL

Permettez-moi, à la suite de cette correspondance, de vous annoncer une excellente nouvelle: M. Martel retourne au Canada.

Si les musiciens et les amateurs mont-réalais se réjouissent de l'arrivée de ce jeune maître, un grand nombre de personnes s'affligent ici de son départ; car la saison d'hiver prochain promettait à ce violoniste si apprécié une ample moisson de lauriers. Les salons les plus élégants se disputaient déjà les talents de M. Martel, et ses nombreuses relations dans le monde musical prouvent assez haut l'estime dans laquelle on tient le violoniste-compositeur canadien.

Quant à madame Martel et à mademoiselle Leduc, ces deux personnes reviennent à Montréal perfectionnées par des études musicales sérieuses, prises pendant quinze mois auprès des meilleurs professeurs de la capitale. Montréal ne pourra que gagner en possédant ces artistes d'une

incontestable valeur, qui, pour acquérir les meilleures méthodes d'enseignement, s'inspirent aux sources mêmes de l'art, n'ont pas hésité à faire des sacrifices fort coûteux.

Ecrire plus longuement sur le compte de M. Martel serait superflu, n'est-ce pas ? Un homme de sa valeur ne se juge plus, il s'impose.

Pour ce qui est de madame Martel et de mademoiselle Leduc, ce sont aujourd'hui des artistes véritables et que vous jugerez à l'œuvre.

En somme, ce retour au pays est une bonne aubaine pour le Canada en général, et la ville de Montréal en particulier. Espérons que le public saura apprécier et récompenser des artistes de cette race et de ce caractère. A. A.

## HISTOIRE DE L'ILE-AUX-COUDRES

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À NOS JOURS,  
AVEC SES TRADITIONS, SES LÉGENDES,  
SES COUTUMES

Par M. l'abbé ALEXIS MAILLOUX

Vicaire-général du Diocèse de Québec.

### CHAPITRE PREMIER

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ILE-AUX-COUDRES.

(Suite)

On compte environ soixante-douze maisons habitées sur l'Île-aux-Coudres. On n'y rencontre point de mendiants, excepté ceux qui, des paroisses du nord, viennent y faire des quêtes qui produisent toujours un bon résultat, parce que les gens de l'île aiment à donner à ceux qui sont dans le besoin. Les habitants de l'île se rendent service dans toutes les circonstances. Si quelqu'un d'entre eux manque de quelque chose pour ses semences et pour d'autres besoins, il trouve toujours quelqu'un pour le lui prêter ou le lui donner. Les gages payés à ceux qui vont travailler aux récoltes des autres n'ont point varié depuis soixante ans. Les femmes ont ordinairement un chelin par jour, et les hommes trente sous, comme à cette époque reculée.

On vit assez à l'aise sur l'Île-aux-Coudres, et cela est dû, en partie du moins, à l'abondance du petit poisson que l'on prend dans les pêches, pendant l'été, à l'excellence des terres, et enfin à la sagesse des habitants, qui, pour une assez notable portion, n'ont pas encore adopté les dépenses du luxe dans les habits et dans les voitures. Quant aux améliorations en fait d'agriculture, elles ne font que commencer. Depuis cent ans, les habitants de l'île n'ont guère augmenté en nombre, parce qu'il n'y a pas moyen d'y faire de nouveaux établissements. L'excédant de la population est forcé d'aller s'établir en dehors de l'île. Les terres s'y vendent à très-haut prix et certainement beaucoup plus qu'elles ne valent, quoique, en général, elles soient assez bonnes et susceptibles de devenir beaucoup meilleures si elles étaient améliorées. Sur toutes les parties de l'île, les pommes viennent bien, et si les hommes prenaient la peine de planter des arbres greffés, la récolte des pommes serait très-abondante. Le climat de l'île est parfaitement sain ; jamais les chaleurs n'y sont très-grandes ; la santé s'y conserve bien et on y vit longtemps.

La culture des patates se fait sur une large échelle à l'Île-aux-Coudres. A part quelques petits endroits, tels que les fonds du bout d'en haut de l'île, la terre est très-propice à cette culture. On en récolte une très-grande quantité que l'on porte au marché de Québec, où elles se vendent bien, parce qu'elles ont la réputation d'être de bonne qualité. On élève sur l'île un grand nombre d'oies qui, dans le temps de l'automne, courent sur les rivages où elles trouvent leur nourriture.

Il n'y a sur l'Île-aux-Coudres ni ours, ni renards, ni loups-cerviers, ni bêtes sauvages, ni écureuils, ni marmottes, ni

perdrix, ni suisses, mais bien certainement des maringoins, des puces, des punaises, des souris, des rats-musqués et des rats (1). Cette dernière espèce de bêtes, selon que nous l'apprend la tradition, furent mises sur l'île dès la découverte du pays, par les navires. Ces voraces rongeurs se sont multipliés de manière à devenir un vrai fléau pour les granges des habitants. Un d'entre eux me disait que, dans l'hiver de 1869, les rats avaient mangé au moins quarante minots de grains dans sa grange. Dans certains endroits de l'île, les rats et les rattes font comme les messieurs et les dames des villes, qui ont leurs maisons de campagne où ils vont passer la belle saison avec leurs familles. Ces rats et ces rattes et leurs enfants s'en vont passer l'été dans les côtes qui avoisinent les granges. Ils y ont des demeures spacieuses creusées bien avant dans la terre. De là, ils sortent pour se promener dans les champs, et dès que la récolte a produit du grain, ils mangent, avant le cultivateur, des fruits nouveaux. Quand les froids d'automne arrivent, et surtout quand la neige couvre la terre, ils reviennent dans les granges pour y vivre dans l'abondance. Il est arrivé quelquefois qu'ils ont eu l'insolence de s'établir dans la couverture des granges faite avec de la paille, et l'ont détruite entièrement. L'espèce de rats que les Français ont apportée sur l'île vient probablement de la Normandie, et sont d'une audace surprenante, d'une force remarquable et d'une finesse incroyable.

Puisque j'en suis sur le compte des rats qui ravagent les granges des habitants de l'Île-aux-Coudres, je me permettrai de rapporter le fait suivant, dont je garantis l'authenticité.

Mon père faisait marcher un moulin, qui ne pouvait moudre de la farine que quand il plaisait à Dieu d'envoyer du vent. C'est à l'heureuse époque où les habitants n'apportaient au moulin que du blé de première qualité. Or, on sait que les rats aiment singulièrement à manger du blé. Sachant qu'ils en auraient toujours en abondance, un nombre d'entre eux avaient pénétré dans le moulin et y avaient fixé leur demeure, comme le rat du bon Lafontaine dans un fromage. S'ils se fussent contentés de ne faire leurs dégâts que dans le blé ou la farine, toute criante qu'eût été leur conduite, cela eût pu se tolérer. Mais ils ne se gênaient d'aucune façon de briser les poches d'une manière très-désagréable. Pour remédier jusqu'à un certain point à leurs dégâts, il fallait avoir et des aiguilles et du fil en grande quantité, et la mère de famille ne pouvait suffire à en fournir pour raccommoder les poches coupées et brisées par les rats. Son fil à coudre et ses aiguilles disparaissaient comme qui dirait une chandelle allumée par les deux bouts. Cela ne faisait guère son affaire, et, avec raison, elle pestait contre les rats. Pour surcroît de déboire, les habitants se plaignaient à mon père de ce que leurs poches étaient brisées, et quelquefois même mises hors de service. Et, pour comble de désolation, les autres mères de famille grognaient sans cesse parce qu'elles ne pouvaient suffire à faire de nouvelles poches, ou à raccommoder celles qui revenaient du moulin.

Comme on le comprendra sans peine, cet état de chose était devenu insupportable, et il n'y avait pas moyen d'y remédier sans déclarer la guerre aux rats. Tout bien pesé, c'était, s'il en fût jamais, un vrai *casus belli*.

Un soir donc, mon père nous assembla, nous dit de nous préparer à la guerre, et que le lendemain matin, sans faute, on lèverait le plancher du bas du moulin, et qu'une guerre sans merci devait être faite aux rats.

On ne parlait alors ni de fusils à aiguille, ni de chassapots, ni de mitrailleuse. Il ne pouvait donc être question de nous en armées. Mais comme nous ne voulions pas faire comme les Français qui ont déclaré la guerre aux Prussiens sans être préparés, nous eûmes soin de faire nos

(1) Deux castors ont été tués sur l'île, depuis qu'elle est colonisée. Le dernier a été pris il n'y a pas un grand nombre d'années.

préparatifs avant de nous mettre en campagne. Après avoir tenu un conseil de guerre, comme autrefois le grand roi Nabuchodonosor, comme il est rapporté dans le livre de Judith, il fut résolu unanimement que nous préparerions de bons et solides gourdins de bois franc. Et ce qui avait été résolu se fit sans délai. Tout le temps de la veillée fut employé à arranger ces gourdins, dont chacun de nous, comme armes de rechange, devait avoir au moins deux, dans l'appréhension bien fondée de manquer d'armes et de nous trouver dans la position où se virent les braves soldats français à Sedan.

Toutes nos armes, mises en bon ordre, furent placées dans un coin de la maison, et ce ne fut qu'alors que nous allâmes prendre du repos afin de rafraîchir nos forces pour le combat du lendemain, où, comme les Français à Sedan, nous appréhendions de nous trouver un contre dix.

Le soleil était à peine apparu sur l'horizon, que nous étions debout et animés d'un courage indomptable ; car, nous le comprenions, il fallait vaincre ou être dévorés par des rats normands.

Au signal donné, nous nous emparâmes de nos gourdins et nous nous rendîmes au moulin, bouchâmes tous les trous pratiqués par les rats sous le mur du moulin, qui était bâti en pierres. Cette opération terminée, nous entrâmes dans le moulin, non sans éprouver certains battements de cœur, comme un jeune soldat qui, pour la première fois, offre sa poitrine aux balles. Les portes fermées sur nous, pour nous ôter la pensée de fuir, les poches de farine transportées dans le second étage du moulin, l'escalier qui y conduisait retiré, nous commençâmes à enlever le plancher de bas du moulin. Nous n'étions que trois enfants, et pas un de nous n'avait alors de la barbe au menton ; mais, par l'ardeur qui nous animait, nous valions bien dix grands barbichons pour ce genre de combat.

Nous étions convenus que, quelque provocation que pût nous faire l'armée raticière, nous ne devions pas frapper un seul coup de nos gourdins avant que tout le plancher n'eût été enlevé et mis dans un endroit où les rats ne pourraient se cacher et se dérober ainsi aux redoutables coups que nos jeunes bras devaient leur porter. Cette dernière opération terminée, il fut question de prendre en nos mains les redoutables gourdins dont les coups allaient frapper sur les rats aussi prestement qu'un orage de grêle. Enfin, placés à une certaine distance les uns des autres pour ne pas nous assommer de coups, le mot électrique : *jeu ! jeu !* se fit entendre et le combat s'engagea. Ce fut une mêlée incroyable, un tintamarre affreux, des cris épouvantables. Les rats criaient, nous criions plus forts que les rats ; on n'eût à peine entendu Dieu tonner, et les coups de gourdin s'abattaient sur le dos, sur la tête, sur les jambes, partout, enfin, sur les rats, qui tombaient, se relevaient, retombaient encore, montaient après nos habits, cherchant à nous mordre, et retombaient une seconde fois pour ne plus se relever.

Cette étrange mêlée dura pendant une grosse heure. Car il fallait engager un combat avec chacun de ces bandits qui ne cessaient de résister qu'une fois assommés sous nos coups. Bientôt le champ de bataille fut jonché de cadavres mutilés, brisés, défigurés, ensanglantés, comme si une dizaine de mitrailleuses eussent fauché les bataillons de l'armée prussienne.

Nous nous arrêtâmes quelques moments pour contempler notre glorieuse victoire et respirer un peu. Puis nous comptâmes les morts ; car il n'y avait que des morts, défense nous ayant été faite de faire un seul prisonnier.

Nous comptâmes donc quarante cadavres sur ce triste champ de bataille. C'était une victoire remarquable et digne d'être inscrite à côté de la bataille de Châteauguay.

Après avoir repris nos sens, nous nous aperçûmes que notre tâche n'était pas finie. Restait encore le foyer de pierres, placé à l'entrée de la petite cheminée du moulin. C'était la forteresse des rats. Il fut résolu de la démolir de fond en comble. Les pierres en furent arrachées, et, à notre

grande surprise, nous y découvrîmes tapi dans un coin, un énorme rat qui nous fit véritablement peur. Il était (chose qui peut-être ne s'est jamais vue depuis que le monde est ce monde), il était, depuis le bout de la queue jusqu'à l'extrémité de son nez, il était blanc, blanc comme de la neige du mois de janvier. Il avait un aspect féroce, nous montrait ses longues dents, nous regardait avec des yeux effrayants et semblait nous défier et se moquer de nous. Mais la victoire que nous venions de remporter nous avait rendus intrépides, et comme nous l'avions fait de ses complices de brigandage, nous l'assommâmes par trois coups de bâtons à la fois. Il était énormément gros. Je ne me rappelle plus si nous en avons mesuré la longueur, mais le souvenir qui m'en est resté me fait croire qu'il était aussi gros qu'un moyen chat.

La mort de ce dernier ennemi des poches nous donnait une victoire complète. Il ne fut pas question d'enterrer les morts. Nous allâmes les jeter dans le courant du fleuve.

Depuis ce temps, les rats n'osèrent plus revenir dans le moulin, tant la leçon que nous leur avions donnée avait fait impression sur ceux qui ravageaient les granges des habitants de l'île. Notre grande victoire eut les plus heureux résultats : les mères de famille ne grognaient plus contre les poches qui revenaient du moulin ; et leur fil ne fut plus dépensé pour boucher les trous faits par les rats.

(La suite au prochain numéro.)

## NOUVELLES D'EUROPE

L'attitude respective de la Russie et de l'Angleterre n'est guère plus rassurante que dans la période qui a précédé le traité de Berlin. L'armée russe se resserre devant Constantinople, et la flotte anglaise rapproche son poste d'observation ; les relations s'enveniment et vont presque jusqu'à la menace. Tandis que le czar rappelle ses officiers en congé, le chancelier de l'Échiquier britannique déclare que la guerre est possible. En même temps, la Turquie semble avoir le dessein secret de provoquer de nouvelles complications. Enfin, la situation redevient à peu près aussi tendue que lorsque l'armée russe n'était plus qu'à une journée de marche des portes de Constantinople. L'anxiété renaît en Europe, et, d'un jour à l'autre, on peut craindre de voir éclater de nouveau une guerre qui, cette fois, ne serait plus limitée entre la Russie et l'empire ottoman.

Le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, est mort. Cet éminent prélat est né au commencement du siècle, et quitta son pays très-jeune pour aller étudier à Rome, où il demeura une trentaine d'années. Il a été longtemps recteur du collège irlandais à la Vie Éternelle, et membre de plusieurs congrégations ecclésiastiques.

Après la mort de l'archevêque d'Armagh, Mgr Crolly, le Dr Cullen lui succéda et fut nommé, par Pie IX, primat de toute l'Irlande, en 1850.

Il fut, l'année suivante, transféré au siège de Dublin, à la mort du Dr Murray. Il fut un des instituteurs de l'Université catholique à Dublin, et en fut toujours le plus ferme soutien.

Il reçut le chapeau de cardinal en juin 1866, et eut l'honneur d'être le premier évêque irlandais qui ait jamais été revêtu de cette dignité depuis la réforme.

Le jeune roi d'Espagne, Alphonse, a été victime d'une tentative d'assassinat, vendredi dernier. Un homme en blouse a tiré sur lui et l'a manqué. Il a été arrêté et il a avoué faire partie de l'Internationale et avoir depuis longtemps prémédité son attentat. C'est un jeune homme de 23 ans ; il s'appelle Moncasi.

Ça paie et c'est satisfaisant d'aller acheter un capot en pelletterie, un casque, un manchon, un sell quelconque, etc., etc., chez

CHS. DESJARDINS & CIE.

615, 637 et 939, Rue Sainte-Catherine, Montréal.



L'HON. JAMES MACDONALD, MINISTRE DE LA JUSTICE



L'HON. H.-L. LANGEVIN, MAITRE GENERAL DES POSTES



L'HON. J.-C. POPE, MINISTRE DE LA MARINE ET DES PÊCHERIES



L'HON. JOHN O'CONNOR, PRÉSIDENT DU CONSEIL



L'HON. L.-F.-R. MASSON, MINISTRE DE LA MILICE



L'HON. S.-L. TILLEY, C.B., MINISTRE DES FINANCES



SIR J.-A. MACDONALD, K.C.B., PREMIER ET MINISTRE DE L'INTERIEUR



L'HON. C. TUPPER, C.B., M.D., MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS



L'HON. ALEX. CAMPBELL, C.B., RECEVEUR-GENERAL



## ADIEUX

BLUETTE

A mon amie R...

Adieu ! mes jours d'ivresse !  
Adieu ! tout va finir !  
Et sans une promesse,  
Il me faut donc partir !

Longtemps sur ce rivage  
J'ai goûté le bonheur,  
Au midi de mon âge,  
J'aimais un noble cœur !

Quand, dans ses tresses blondes,  
Gazouillaient les zéphirs,  
Au bruit des grandes ondes  
Je buvais ses soupirs !

Adieu, verte prairie,  
Garde mon souvenir !  
Adieu, terre chérie,  
Il faut enfin partir.

Comme les feux d'aurore,  
Beaux jours, vous avez fui ;  
Reviendrez-vous encore  
Consoler mon ennui !

Toi que ma voix implore,  
Tombeau de mes amours,  
Belle âme que j'adore,  
Hélas ! adieu ! toujours !

Adieu ! beaux jours d'ivresse !  
Adieu ! tout est fini !  
Et sans une promesse,  
Hélas ! je suis parti ! !

15 octobre 1878.

RANNA.

LA

## BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

IX

Madame de Charmière avait sans doute reconnu la voix qui prodiguait ainsi les jurons, car son émotion fut si vive qu'elle dut s'appuyer sur un meuble de Boule placé là fort à propos pour la soutenir.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit brusquement et un homme sa précipita dans le salon avec l'impétuosité d'un taureau furieux.

Pilevert, car c'était bien lui, tremblait de colère, et ses yeux, très-ternes d'habitude, lançaient des éclairs.

Il venait de se débarrasser de la femme de chambre par une dernière bourrade, et il le repoussa d'un coup de poing magistral le pauvre Alcindor qui, bien involontairement, lui barrait le passage.

Madame de Charmière était cachée à moitié par les plis de la portière, si bien qu'il ne l'aperçut pas d'abord, et qu'il arriva jusqu'au milieu du salon en vociférant :

" Ah ! on ne veut pas me recevoir ! ah ! on dit qu'on ne me connaît pas !

" Mais je suis chez moi, ici ! " cria-t-il en martelant du poing les fauteuils innocents.

Au plus fort de l'explosion, Rose, qui, dans les occasions décisives, redevenait promptement maîtresse d'elle-même, s'avança d'un air qu'elle avait en la force de rendre calme, et toucha doucement le bras de l'hercule.

" Vous voilà donc enfin ! " cria-t-il en se retournant avec un geste qui aurait fait fuir tout autre que la dame du logis.

Madame de Charmière, ferrée sur l'art d'apprivoiser les bêtes—féroces ou autres—ne bougea pas.

" Vous ne direz plus maintenant que ce n'est pas vous ! hurla Pilevert en lui mettant sous le nez le poing qu'il avait levé dans une autre intention.

" Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir fait attendre, dit Rose avec un sang-froid parfait ; j'étais si loin d'espérer le plaisir de vous revoir à Paris, que j'ai cru à une méprise de ce garçon quand il m'a dit votre nom.

" Je vous croyais au fond de l'Espagne.

" J'en arrive, et de plus loin encore, " grommela l'hercule dont la colère commençait déjà à se refroidir.

Madame de Charmière le regardait bien en face, comme un drompteur regarde un tigre, et ne perdait pas un seul de ses mouvements.

" Quant à mon nom, ajouta Pilevert, il me semble que vous avez de bonnes raisons pour ne pas l'oublier, madame... Madame... comment vous appelez-vous pour le quart-d'heure ?

Rose ne jugea pas sans doute à propos de répondre directement à la question, car elle dit d'un ton bref à sa femme de chambre qui paraissait écouter ce dialogue édifiant avec le plus vif intérêt :

" Laissez-nous et dites que je n'y suis pour personne.

"Vraiment ! exclama Pilevert. Eh bien ! au fait, ça me va ! D'ailleurs, pour ce que nous avons à nous dire, nous n'avons pas besoin de témoins.

"Allons, toi, Pierrot, tourne-moi les talons et va m'attendre sur la place !

"Suffit, patron," répondit Alcindor, qui sortit en jetant une œillade mélancolique à la soubrette.

Les deux principaux acteurs de cette scène intime se trouvèrent seuls.

Ils se regardèrent un instant sans se parler, comme deux lutteurs qui s'examinent avant de se prendre corps à corps.

Ce fut madame de Charmière qui engagea le combat.

"Asseyez-vous, Antoine," dit-elle de sa voix la plus douce.

Le ton sur lequel cette invitation lui était adressée acheva de désarçonner l'hercule, qui s'attendait évidemment à toute autre attaque.

"Ce n'est pas la peine, grommela-t-il en essayant de ressaisir sa colère qui s'évaporait peu à peu sous l'influence des tendres accents de Rose ; nous parlerons aussi bien debout."

Pour toute réponse, la dame s'empara de la grosse main de Pilevert et le força de s'asseoir sur le divan avec des façons auxquelles il n'essayait plus de résister.

Quand elle eut ainsi amené l'adversaire à la place voulue, elle vint se poser à côté de lui, légère et gracieuse comme un oiseau.

L'investissement était complet, et, si robuste qu'il fût, le pauvre hercule ne se trouvait pas de force à rompre les lignes.

"Causons, maintenant, dit Rose, aussi tranquille que si son interlocuteur l'avait quittée la veille.

"Causons, soit ! il y a assez longtemps que je te cherche," riposta Pilevert, qui essayait encore d'être brutal.

Ce fut sa dernière tentative de révolte.

"Eh, moi donc ! soupira madame de Charmière, crois-tu donc que depuis cinq ans je n'aie pas fait tout au monde pour savoir ce que tu étais devenu ?

"Bah ! s'écria l'hercule d'un air convaincu. —Veux-tu que je te le prouve ?

"Ma foi ! je n'en serai pas fâché ; car, franchement, je ne m'en suis jamais douté.

"Tu m'as quittée à Bordeaux, n'est-ce pas, en me disant que tu partais pour l'Espagne ?

"Parbleu ! j'avais un engagement superbe pour le cirque de Séville ; seulement, quand j'arrivai en Andalousie, le directeur venait de faire faillite, et j'ai été obligé d'entrer dans une troupe qui partait pour San-Francisco.

"Et tu as oublié de me l'écrire. Oh ! je ne t'en veux pas, mais que pouvais-je faire ? j'étais seule, sans ressources, sans amis. Je fis demander des renseignements par le consul d'Espagne ; il ne put en obtenir aucun. Veux-tu que je te montre ses lettres ?

"Ce n'est pas la peine, dit Pilevert, avec un geste d'insouciance ; puisque je t'ai retrouvée et que tu as fait fortune, je n'ai plus besoin de courir les foires, et c'est tout ce que je demande, car j'en ai assez de lever des poids dans la baraque."

Un tressaillement de colère contracta un instant la figure de Rose ; mais ce fut un éclair et l'hercule ne s'en aperçut même pas.

"J'espère bien, en effet, mon ami, que tu vas quitter ce triste métier, reprit-elle vivement, et tu peux croire que je ne laisserai pas mon frère travailler dans la rue.

"C'est bien, ça, petite sœur ! s'écria Pilevert touché : j'avais toujours dit que tu n'étais pas si mauvaise que tu en avais l'air."

Cet éloge mitigé ne parut pas du goût de madame de Charmière, qui ne put s'empêcher de froncer le sourcil.

"Ainsi, c'est convenu, reprit le saltimbanque, je m'installe chez toi. C'est gentil ici, et j'y serai mieux que dans ma carriole. Tu trouveras bien un coin pour nous nicher, moi, mon pitre Alcindor et ma..."

Rose arrêta d'un geste l'enthousiasme de Pilevert.

"Pardou, mon ami, dit-elle en posant sa main sur la large épaule du professeur de canne, tu n'as pas l'intention de me ruiner, n'est-ce pas ?

"Pas si bête ! s'écria naïvement l'hercule. —Eh bien ! alors, tu dois comprendre que ma situation ne me permet pas de te loger chez moi.

"Pourquoi ça, Catiche, s'il vous plaît ? demanda d'un ton hargneux le frère de la soi-disant descendante des croisés.

"Parce que j'ai une situation à ménager et que la famille de Catherine Pilevert serait fort mal accueillie par les amis de madame de Charmière.

"Pourtant, il me semble que je ne suis pas trop mal vêtu, dit Pilevert en jetant un coup d'œil satisfait sur son paletot à larges boutons de nacre et sur les chaînettes de cuivre qui servaient de sous-pieds à son pantalon.

Rose sourit et se dirigea vers un petit secrétaire en bois de rose qu'elle ouvrit pour en extraire un billet de cinq cents francs.

A la vue du papier teinté de bleu que sa sœur lui tendait gracieusement, l'hercule s'épanouit tout à fait.

"Allons, décidément, Catiche, s'écria-t-il joyeusement, tu es une bonne fille, et je crois que nous pourrons nous entendre.

"Voilà une papillote qui va me servir de mise de fonds pour l'affaire que j'en ai en tête, ajouta-t-il en engouffrant le billet dans la poche de côté de sa houppelande.

"Tu as une affaire ? demanda Rose devenue très-attentive.

"Oui, oui, et une bonne. —Puis-je t'être utile ?

Pilevert passa plusieurs fois sa main dans ses cheveux selon son invariable habitude dans les cas épineux.

"Au fait ! pourquoi pas ? murmura-t-il. —Oh ! si c'est un secret, je ne te le demande pas," dit sa sœur d'un air dégagé.

L'hercule ne se pressait pas de répondre, mais les veines gonflées de son front se tendaient comme des cordes, ce qui était chez lui le signe évident d'une forte contention d'esprit.

"Voilà ce que c'est, ma petite Catiche, dit-il enfin d'un air embarrassé ; quand je dis que j'ai une affaire, ce n'est pas tout à fait ça... je crois que je tiens une piste, voilà tout..."

"Une piste ! répéta Rose étonnée. —Oui, je sais une chose qui... enfin une chose que des gens payeraient peut-être bien cher, et si je pouvais..."

L'hercule s'arrêta court, comme s'il craignait d'en avoir trop dit.

Sa sœur ne le quittait pas des yeux. Elle commençait à comprendre, et elle entrevoyait déjà tout le parti qu'elle pourrait tirer de la confiance suspendue aux lèvres de Pilevert.

Il s'agissait de l'obtenir complète, et pour cela, elle voulut d'abord le rassurer.

"En effet, dit-elle du ton le plus naturel, tout se paye à Paris, et les secrets s'y vendent très-bien.

"Ainsi tu crois que je pourrais tirer parti ?... Parfaitement. C'est un commerce très-répandu et qui a même un nom.

"Oui, mais voilà le diable ! c'est que je ne sais pas où trouver les gens auxquels j'ai affaire.

"Sont-ils à Paris ? —Ils y sont, mais je n'ai pas leur adresse, ou plutôt je l'ai perdue.

"Écoute, dit Rose avec bonhomie, je n'ai pas envie de savoir ton secret ; dis-moi seulement le nom dont tu as besoin.

"Je connais par hasard un M. de..."

Il s'arrêta encore, pris d'un dernier scrupule.

"M. de... quoi ? demanda froidement madame de Charmière.

"Ma foi ! tant pis ! s'écria Pilevert. Connais-tu un M. de Valnoir ?

X

"Valnoir ! tu as dit : Valnoir ! s'écria madame de Charmière, qui avait perdu subitement tout son sang-froid.

"Tu le connais donc ! comme ça se trouve ! " dit Pilevert enchanté de la découverte.

Il attendait une plus ample explication qui ne vint pas.

Sa sœur, absorbée dans des réflexions inquiètes, regardait machinalement les fleurs du tapis.

"C'est impossible ! pensait-elle. Valnoir n'a pas quitté Paris depuis plus d'un an ; où l'aurait-il rencontré ?

"Ma petite Catiche, reprit Pilevert, si tu peux me donner son adresse, à ce paroissien-là, tu me rendras un fameux service, et après, là, foi d'homme, si l'affaire rapporte quelque chose, tu auras ta part.

"Je ne trompais, mon ami, dit Rose ; la perle à laquelle je pensais porte bien ce nom-là, mais elle n'est pas en France.

"Mais c'est peut-être un parent. —Je ne crois pas. Que fait ce Valnoir que tu cherches ?

"Ça, je n'en sais trop rien. Il me semble bien pourtant avoir entendu dire qu'il écrivait dans les journaux."

Le secret se rattachait évidemment au voyage de son amant à Saint-Germain, voyage dont elle connaissait le triste résultat, mais non les détails.

Que Valnoir se fût fait assister dans son duel par un saltimbanque, elle n'en croyait pas un mot, et savait son respectable frère très-capable de mentir, mais elle sentait qu'il y avait là un mystère.

Quelque envie que la dame éprouvât de l'éclaircir, elle comprit qu'il ne fallait pas trop insister et se décida à prendre un moyen terme.

Elle pensait d'ailleurs qu'il devenait urgent d'abrèger l'entretien.

Valnoir devait trouver le temps long dans le cabinet de toilette, et ce voisinage était plein de danger.

"Mon ami, dit-elle, je vais te donner l'adresse d'un homme qui te renseignera beaucoup mieux que moi.

"Présente-toi de ma part chez M. Frapillon, rue Cadet, 97. On le trouve tous les jours jusqu'à midi. Explique-lui ton histoire. Il est fort habile et il trouvera certainement ce que tu cherches.

"Et il me contera ce que tu lui auras dit, ajouta mentalement la prudente Rose.

"Oui, mais combien me prendra-t-il pour ça ? demanda Pilevert, peu prodigue de sa nature.

"Rien. Je le paye à l'année pour s'occuper de mes affaires, et il fera la tienne par-dessus le marché.

"Maintenant, mon cher Antoine, il faut nous quitter. Reviens me voir dès que tu seras logé et habillé. J'aurai besoin de toi, et si tes démarches ne réussissent pas, j'ai autre chose à te proposer."

Pilevert aurait volontiers prolongé l'entretien, car il se trouvait fort bien sur le divan ; et il avait encore une foule d'éclaircissements à demander à sa sœur ; mais le billet de cinq cents francs l'avait rendu très-coulant sur les procédés.

"Tu as raison, Catiche, dit-il : Alcindor doit m'attendre, et puis, c'est l'heure de mon vermouth, et ça, c'est sacré !

"Seulement, avant de partir, il faut que je t'embrasse."

Madame de Charmière se serait bien passée de cette marque de tendresse fraternelle, mais, pour abrèger les adieux, elle se résigna à tendre le front.

Elle attendait ainsi, les yeux baissés, quand un léger bruit lui fit relever la tête.

Antoine n'eut pas le temps de déposer son baiser, car sa sœur bondit comme une panthère.

Un homme venait d'entrer et s'avançait vers le canapé par une marque oblique et bizarre.

"Fantine ! cria madame de Charmière d'une voix irritée, j'avais dit, ce me semble, que je n'y étais pour personne.

"Excepté pour moi, puisque je dine chez vous, dit le nouveau venu.

"Je l'avais oublié, monsieur... monsieur Taupier, je crois, dit Rose d'un ton à mettre en fuite tout autre qu'un journaliste bossu.

"Moi pas, répondit le cynique personnage, car Valnoir m'a dit qu'on dînait très-bien chez vous."

Le nou qui Taupier venait de prononcer produisit l'effet d'un coup de trompette lancé au milieu de gens qui sommeillent.

Rose, dans le premier moment de colère, n'avait pas envisagé toutes les conséquences possibles de cette entrée imprevue, et le danger venait de lui apparaître.

De son côté, l'hercule avait dressé l'oreille en entendant nommer Valnoir, et s'était levé, bien plus par curiosité que par politesse.

"Tiens ! l'homme de la forêt de Saint-Germain ! " s'écria le bossu, qui le reconnut sur-le-champ.

L'étonnement fut réciproque.

Pilevert n'en pouvait croire ses yeux ; il les ouvrait démesurément et les promenait sur Rose et sur Taupier, comme s'il eût espéré apercevoir le fil qui reliait deux personnes dont il n'aurait jamais soupçonné les relations.

Il commençait du reste à comprendre que sa sœur l'avait trompé, et il se préparait à lui faire payer cher ses mensonges.

Mais c'était précisément dans les situations dangereuses que brillait l'esprit net et positif de madame de Charmière.

Elle savait prendre son parti sans hésiter et marcher droit à l'ennemi.

"Puisque vous le connaissez, dit-elle tranquillement à Taupier, je n'ai pas besoin de vous présenter monsieur qui est venu m'apporter des nouvelles de mon frère."

Tout en parlant, elle commandait le silence à Pilevert d'un coup d'œil impérieux.

"Monsieur arrive d'Espagne, reprit Rose sans cesser de tenir l'hercule sous son regard clair et froid comme l'acier.

"D'Espagne ? répéta Taupier. En passant par la Normandie, alors, car il venait de Poissy quand nous nous sommes rencontrés là-bas dans la forêt.

"Eh bien ! après ? dit l'hercule ; tout chemin mène à Rome, pas vrai ?

Son épaisse intelligence, pénétrée par le regard aigu de madame de Charmière, avait fini par comprendre qu'une alliance offensive et défensive avec elle était commandée par les circonstances.

Il avait donc résolu de faire provisoirement cause commune, sauf à s'expliquer plus tard.

"Citoyen, vous avez raison, dit Taupier, vos affaires ne me regardent pas, quoique vous vous soyez bien un peu mêlés des nôtres.

"A propos, c'est bien votre pitre que j'ai rencontré en bas sur la place ?

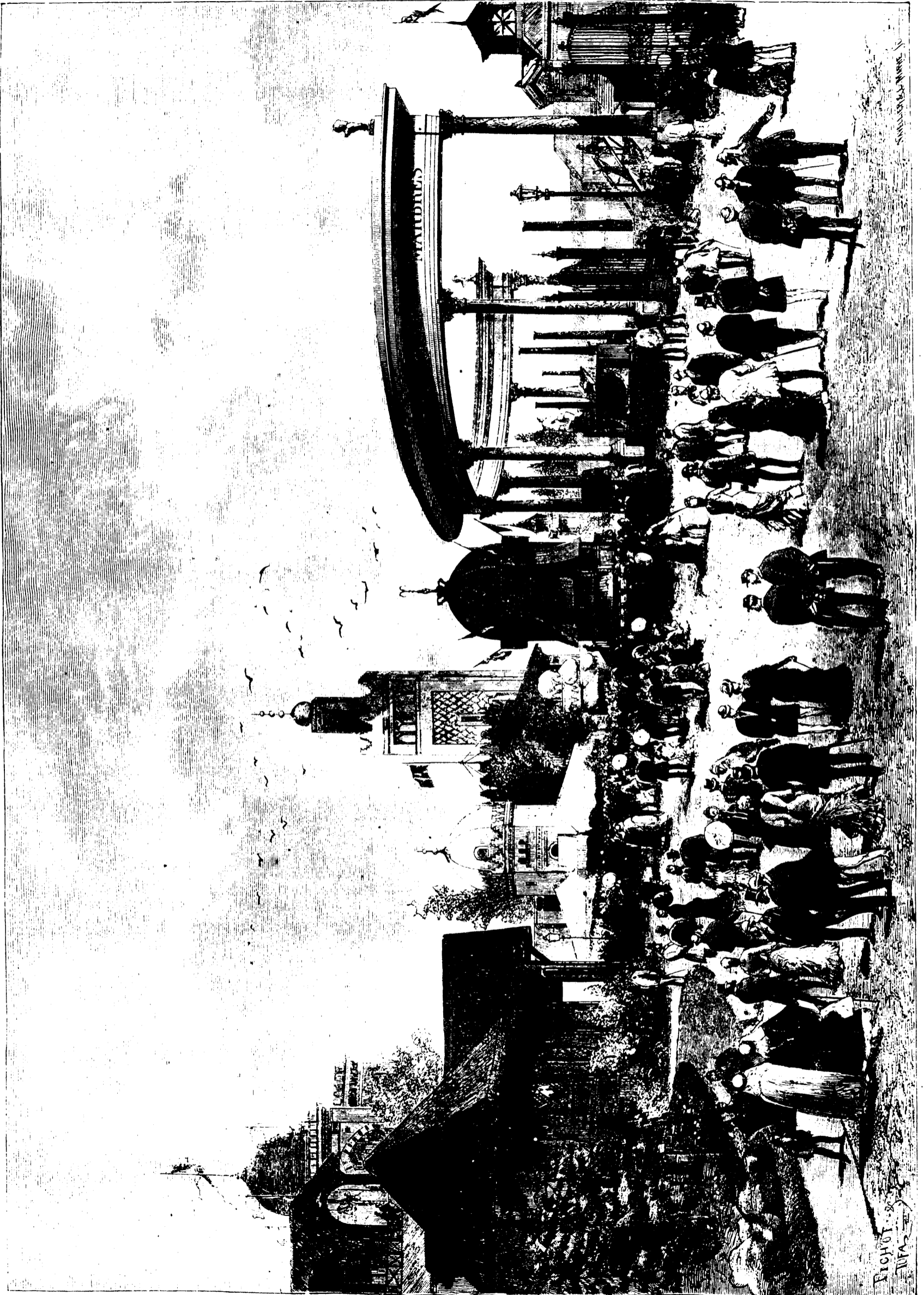
"Possible, répondit sèchement Pilevert.

"Eh bien ! il me plaît, ce grand achassier-





L'EXPOSITION UNIVERSELLE



LA CITÉ MAURESQUE AU TROCADERO, VUE PRISE DU PAVILLON DES INSECTES.

MAURICE  
D'ARNAUD

FICHOT  
DUPA



